

UN ERRANT DU SILENCE

«Le poète est une pulsation dans le fleuve des générations», disait le poète Octavio Paz lors de son discours du Nobel, il y a de cela quelques années. Auparavant, il parlait du combat qu'il avait dû livrer comme poète, de la confrontation entre tradition et modernité, ajoutant que le constat initial de rupture s'était transformé en réconciliation. Il me semble entendre là et voir poindre une parenté avec le combat que le poète Hector de Saint-Denys Garneau a mené pour lui-même dans le Québec de années trente, alors qu'une certaine élite intellectuelle appelait au changement, à une entrée dans le monde moderne qui ne se réalisera que plus tard.

La présence même du poète, de son combat montre bien la continuité du combat poétique, encore aujourd'hui où l'on dit chaque jour que la poésie est hérétique, moribonde ou qu'elle mourra bientôt. À cela le poète répond par le seul recours aux mots et aux poèmes. Le poète est une pulsation dans le fleuve des générations: cette image me plaît assez, car cette pulsation est tout ce qu'il y a de fragile, de ténu, mais d'indéniablement présent, comme si la poésie travaillait à une périphérie du langage qui s'alimente au monde, en retour nourri par le poème.

J'avoue qu'en préparant ce texte, j'éprouvais un certain sentiment de trahison à devoir parler de ce poète que je fréquente depuis tant d'années et qui me retourne, à chaque nouvelle naissance dans la lecture, à mon propre silence. Comment donc rendre compte du silence auquel je m'adonne quand je parcours ces poèmes, «...silence strident comme une n71 de entier / la clef de lumière qui manque...».

En fait, quand je lis Saint-Denys Garneau, j'incline à la méditation, et cette méditation interroge mon rapport esthétique au poème. Je deviens disponible à mon silence. La quête musicale du poème est fondamentale dans cette poésie. On sait l'importance de la musique dans les poèmes et les réflexions de Saint-Denys Garneau. Ce n'est donc pas un silence fermé, c'est un silence qui vibre. Il y a aussi une quête du souffle dans les mots, dont les traces d'écriture sont présentes partout dans les poèmes. J'ai parfois l'impression de me livrer à des exercices de silence. Et bientôt, la musique se casse, elle demeure limpide, on entend l'écho d'une musique ancienne, l'écho des mots anciens qui reviennent en mémoire, un écho baudelairien, comme un point d'origine du mimétisme verbal, dans le souffle de chaque ligne.

Mais comme toute vraie poésie peut-être, cette poésie murmurante, au lyrisme cassé, demande à être apprivoisée. En somme, à mesure que j'avais dans mes lectures, les poèmes m'apprenaient des choses nouvelles.

Le trajet de Saint-Denys Garneau est exemplaire non parce que sa poésie serait meilleure qu'une autre — elle est simplement bonne et cela devrait suffire — mais parce que son questionnement est intègre vis-à-vis de lui-même. L'homme ne détourne pas les yeux des yeux du poème, et ce face à face, on le sent, a quelque chose d'épuisant pour l'homme.

En parcourant de nouveau sa *Correspondance* et des pages de son *Journal* pour l'édition de ses poèmes que nous avons récemment publiée aux Éditions du Noroît, j'ai été étonné par la pertinence et la permanence de son questionnement. Voilà un jeune homme empreint d'un humanisme et d'un idéal qu'il ne peut figurer dans la société de son temps, ni même dans la vie, sinon avec quelques camarades. Une séparation est partout présente: un homme s'étire ou s'enfonce, en descendant en lui-même par des chemins qu'il ne connaît pas, et il s'efforce de

garder ses pieds dans la réalité. N'est-ce pas le travail de l'artiste d'interroger son rapport à l'art, à la création, à la réalité, à l'exercice d'une vie spirituelle dans l'univers laïque, par ses poèmes bien entendu, par sa création, mais aussi par l'écriture qui l'accompagne et où la présence de Dieu est toujours possible?

Ses préoccupations existentielles sont peut-être influencées par un certain existentialisme chrétien, mais c'est un effet d'époque. Le poète porte sa maison sur ses épaules. Saint-Denys Garneau est universel car il s'est choisi comme sujet de sa singularité poétique. Les quelques réflexions qui traversent son *Journal* et sa *Correspondance* à ce propos sont parfois lumineuses, elles témoignent à tout le moins d'un exercice de compréhension tenu par un homme lucide, conscient de se livrer à une exigence probablement trop grande pour lui. Car l'exercice d'un art nous apprend ceci qu'il est irréconciliable avec la création, que la coïncidence appelée est impossible; et en même temps le poème est un filet de mots perdus dans la rumeur. Malgré ce constat décevant, malgré l'échec et l'impossibilité d'arriver au poème, le créateur se livre avec confiance, dans une exubérance mélancolique, à l'écriture vers le poème; malgré l'échec demeure ce «surplus de réalité», cette lumière intérieure qui illumine le silence en rendant possible le recommencement de l'expérience humaine portée par sa poésie.

«Il n'y a rien qui soit mort de façon absolue, tout sens connaîtra un jour sa renaissance», disait Mikhaïl Bakhtine. On pourrait dire que cette conviction animait profondément l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace*, qui rêvait de retrouver l'unité dans cette nouvelle naissance, à chaque recommencement du poème.

L'art est un combat, et Saint-Denys Garneau un artiste de la faim. Il combat pour recomposer dans la forme son visage: «Quand se dessine en nous et prend forme une intention, on sent

tout se resserrer, non seulement dans l'agencement intérieur, mais dans l'extérieur, et en même temps que nos yeux prennent un foyer juste, on sent s'ajuster à nos os la peau de notre visage». Saint-Denys Garneau savait que s'il arrivait au poème, il y serait défiguré, d'où le combat pour se livrer intégralement, malgré le problème de la forme; d'où le questionnement permanent au sujet d'un langage vrai qui ne soit pas le résultat d'un agencement uniquement littéraire, mais le laboratoire d'une genèse, d'une vision, d'un dialogue entre le poème et la vie, entre la tempête intérieure et l'harmonie apparente de la nature; combat d'un homme qui fait corps avec les éléments davantage qu'avec lui-même. Le poète comprend l'exigence de cet enfoncement qui est aussi l'éloignement d'une lumière toute superficielle ou artificielle, pour s'orienter vers la lumière profonde, mystérieuse et consciente de son passé. Cette prétention peut représenter une forme de désespoir qu'il ne refuse pas; au contraire, il est conscient qu'il ne peut éluder ce désespoir, que celui-ci est une condition même de l'espoir, d'un résultat positif de la quête, dont le poète ne peut jouir pour lui-même, incapable de se réaliser globalement à ses propres yeux. On connaît par ailleurs le sentiment de honte qui l'habitait par rapport à ses poèmes, et qui tenait d'un dialogue permanent entre le péché et la volonté d'un désir incarné dans la chair:

Est-ce que j'ai tant menti? [...] Dans cette construction, le défaut du rapport à la véritable lumière, à la lumière réelle de l'être pur [...] entraîne une estimation fautive de la force réelle du point de l'être.

Ailleurs, dans un poème, il écrit: «Nous avons attendu de la douleur / qu'elle modèle notre figure / à la dureté magnifique de nos os/ au silence irréductible et certain de nos os». Mais il faut encore à la douleur créer son sens, qu'elle ne soit pas une simple expérience de l'orgueil; encore faut-il qu'elle se réalise, qu'elle

devienne partage et offre avec générosité sa lumière, pour voir plus clair à défaut de voir suffisamment. Conscience que l'exercice d'un art peut devenir une insulte au malheur, comme le disait Blanchot.

Comment également ne pas voir et entendre dans l'inachèvement même l'une des manifestations de la modernité, la mise en doute de l'art? Car l'artiste sait qu'il lui faut consentir au mensonge pour accéder à une forme de la vérité. Avant de s'y abandonner, l'artiste se livre à l'une des aventures les plus fascinantes de l'humanité: la création d'un monde dans le monde, une mise en abîme de soi-même dans la verticalité d'une poésie nous plongeant au coeur du questionnement métaphysique qui n'a pas cessé même si notre civilisation est devenue plus matérialiste. En ce sens, le poème demeure une présence contre le monde ordonné et conforme des systèmes sociaux, de la langue de bois que notre civilisation a multipliée à l'infini.

C'est dire que le silence engendré par cette voix est porteur d'un sens prometteur, tout offert dans sa contradiction à «l'équilibre du regard». Le poète interroge les signes, le lecteur en refait l'expérience.

Personnellement, je n'ai jamais trouvé que c'était un questionnement aliénant, synonyme d'un enfermement, mais plutôt le contraire: une quête d'ouverture qui, bien que contrariée, parvient à nous livrer au mystère, à nous faire entrer tout entier dans le mystère dont nous recommençons l'expérience à chaque lecture.

Quant à la création, on sait avec quelle exigence l'homme s'y engagea, acceptant solitude et silence. Entre la réussite espérée et son échec, il a la volonté de recommencer, par devoir envers lui-même, d'entrer dans une réalité étrangère. Quelque chose en effet nous interpelle dans cette errance parmi les sensations, dans le refus d'une forme de réussite. Tout, peut-être, l'en

empêchait. Dès lors le questionnement entre art et réalité, entre création et vérité, m'apparaît comme l'une de ses valeurs exemplaires.

On est sur le point de franchir une frontière: «de ce lieu délié / quel appel de bras tendus / se perd dans l'air infranchissable». Flexion complexe scandée comme une prière, où le poète ne trouve pas toute la réalité qu'il espérait trouver. On entre en sommeil dans la réalité immédiate, immédiate et métaphysique. C'est le souvenir d'enfance qui est le plus persistant, d'où le projet mélancolique, courant à vrai dire dans la création.

Le poète n'a que sa foi pour l'écriture: le doute de sa foi. «Quelle voix pourra se glisser, très doucement, sans me briser, dans mon silence intérieur»? Le poète abandonne les effets formels au profit d'un sens; dans ce dépouillement, il touche l'essentiel de notre condition. Chaque fois, l'envoûtement propage ses échos dans ma conscience, me libère en tout cas d'une certaine contingence, et me change. La corde lyrique s'est cassée, le chemin qu'elle ouvre passe par une forêt d'ombres. J'entends la volonté du poète de se réaliser dans le poème, détruit mais figure irremplaçable de son propre langage. Il nous rappelle que la poésie et le poème demeurent une réponse à l'épuisement du langage de la Cité, par le prolongement de la pulsation que nous entendons à travers ses réalisations, par la répétition d'une présence qui nous traverse et nous laisse sans voix; par les qualités de sa quête. Il vivait dans le malaise de ce questionnement, mais il le portait sur ses épaules, avec ses poèmes.

Que dire après un tel silence, que faire sinon s'imbiber des syllabes qui nous laissent «en trous et en morceaux»?

L'acte créateur engage la totalité de l'être, jusqu'à un silence qu'il ne comprend pas et qu'il met en poème pour nos oreilles profanes.